



HAL
open science

La géométrie variable du SDF

Noël Jouenne

► **To cite this version:**

Noël Jouenne. La géométrie variable du SDF. Le nouveau Mascaret, 1999, 55, pp.2-9. halshs-04016887

HAL Id: halshs-04016887

<https://shs.hal.science/halshs-04016887>

Submitted on 6 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le nouveau mascaret, n°55, 1^{er} trimestre 1999

La géométrie variable du SDF

Noël Jouenne, Ethnologue

Laboratoire d'Anthropologie Urbaine- CNRS 27, rue Paul Bert, 94204 Ivry-sur-Seine

On les appelle les sans domicile fixe, les « SDF » pour faire plus court. L'ethnologue considère ce terme impropre à définir une population qui ne se caractérise pas que par ses états de manque et d'absence (logement et travail), mais aussi par une histoire sociale et familiale, ainsi qu'un parcours individuel.

L'observation ethnologique permet de découvrir et de dresser la typologie temporaire de cet ensemble aux multiples facettes.

En fin de compte, sous le vocable de « SDF » se cachent des hommes et des femmes aux situations variables dont il faut tenir compte si l'on espère appréhender ce phénomène autrement qu'à la lueur du discours institutionnel ou d'une pensée unique.

Mots clés : SDF, *sine domo*, routard, zonard, clochard, typologie, insertion sociale.

Un monde hétérogène qui fait peur

Pris dans le maelström de « l'exclusion », la population cataloguée de « sans domicile fixe » (SDF) à partir des années 1985 dans les médias, mais depuis bien longtemps par les travailleurs sociaux et l'administration, arrive aujourd'hui à être submergée par cette nouvelle vague que Jean Maisondieu définit comme « la disqualification inique de l'homme par l'homme » (Maisondieu, 1997: 13).

Lorsque la « nouvelle pauvreté » ne fait plus recette, l'invention d'un terme vient à son secours. Au départ, il s'agit de définir une population marquée par l'absence de logement. Mais comme l'écrit Patrick Gaboriau, « le vagabond manque de trois choses essentielles à la vie : un logement, des vêtements et de nourriture... » (Gaboriau, 1998 : 37). À cela vient s'ajouter toute une série de carences qui vont de l'absence de travail à l'absence de famille selon l'intérêt et les orientations des interlocuteurs du moment.

Selon le contexte, on les appellera les « sans- abri » ou les « SDF », ou, plus généralement les « mal-logés » ou « sans-logis » lorsqu'il s'agit d'un fait conjoncturel lié à une expulsion. En tout cas, c'est un monde fourmillant, d'une hétérogénéité formidable qui, faute d'être appréhendée autrement que sur des bases fantasmatiques, fait peur.

Ainsi, les médias parlent plus volontiers de « sans-logis » lorsque l'article concerne l'occupation d'un immeuble ou les activités d'associations comme « Droit au logement » (DAL).

Néanmoins, ce sont les termes de « SDF » ou de « sans-logis » qui sont les plus couramment employés par les médias depuis 1985, et ceci pour des raisons historiques.

Historiquement, le délit de vagabondage, issu des articles 269 et suivants du Code pénal,¹ pouvait être reconnu chez les personnes incapables de justifier d'un domicile certain. La mobilité a toujours été signe d'inquiétude et d'étrangeté.

De cette notion, nous sommes passés à celle d'un domicile fixe que l'on retrouve dans la loi du 3 janvier 1969 «relative à l'exercice des activités ambulantes et au régime applicable aux personnes circulant en France sans domicile ni résidence fixe ».

Cependant, sur les registres d'écrou du milieu du XIXe siècle, la formule consacrée était déjà d'inscrire « SDF3 en face du nom du vagabond. L'administration a su perpétuer ce principe jusqu'à nos jours, bien que la loi du 1er décembre 1988 sur le RMI propose une formulation plus proche d'une réalité juridique avec le terme de «sans résidence stable » (SRS).

Pourtant, à ma connaissance, ce terme n'a jamais été repris dans un média, bien qu'il soit utilisé fréquemment dans les circulaires ministérielles. Cependant, il faut remarquer que la notion de domicile fixe est une notion erronée. En effet, si la condition d'obtention du domicile est liée à sa fixité, il est par conséquent illusoire d'envisager l'occupation d'un domicile autrement que d'une manière fixe.

En cela, la possession d'un domicile mobile n'offre pas la reconnaissance d'un domicile certain. Le caractère mouvant qui est par définition peu préhensible est, par conséquent, générateur d'angoisse, mère nourricière des fantasmes de l'opinion publique.

Bref, si aujourd'hui il n'y a plus ni chemineaux, ni colporteurs, ni trimardeurs, ni rouliers, ni «soleils», et que le «SDF moderne» a remplacé ces catégories et celle du vagabond rencontré encore au début du siècle, comme tend à le montrer Louis Moreau de Bellaing, il est pourtant probant que cette appellation est composée d'une multitude de facettes qu'on ne peut négliger.

Le travailleur social est confronté à ce type de classification, qui pose les problèmes de l'objectivité d'un classement répondant à une situation réelle, et du « parasitage » issu d'une idéologie dominante véhiculée par les médias ou d'un arbitraire scientifique.

Par exemple, l'usage des termes de «SDF » et de « sans-logis » renvoie à un contexte différent où le plus souvent, dans le premier cas, il sera question d'un acte délictueux commis par le « SDF », et dans le second cas, d'un acte délictueux commis à l'encontre du « sans-logis ».

Mais parfois, il s'agit du même contexte, comme ce fut le cas à propos de l'occupation d'un train en février 1997². Dans ce cas, le terme de « sans-logis » a été employé par *Libération* et *L'Humanité*, alors que *France Soir*, *La Croix* et *Le Figaro* ont employé le terme de « SDF » pour définir les mêmes personnes.

¹ Abrogé au 1^{er} mars 1994.

² « Mgr Gaillot et les SDF occupent un train », *France Soir*, 17 février 1997 ; « Un train occupé par des SDF », *Le Figaro*, 17 février 1997 ; « SDF », *La Croix*, 18 février 1997, « Le Comité des sans-logis à la gare Saint-Lazare », *Libération*, 17 février 1997 ; « Des sans-logis ont occupé la gare Saint-Lazare », *L'Humanité*, 17 février 1997.

Je me garde d'en tirer une conclusion hâtive, mais, à la lueur de cet exemple, il faut constater qu'une même population peut changer d'identité selon le chroniqueur. C'est ce constat, trop souvent réitéré, qui m'a conduit à classer l'ensemble de ces personnes dans la catégorie très vaste des *sine domo* (sans foyer).

Cette conceptualisation doit permettre au travailleur social d'appréhender cette population avec une meilleure connaissance, car elle rend compte de la multiplicité des genres et permet de voir que l'état d'absence de domicile recouvre une variété complexe de situations, qui laissent entrevoir les prémisses d'une action appropriée et adaptée à chaque sous-catégorie.

Construction d'une typologie

Une typologie est un classement arbitraire, construit à partir d'une grille applicable avec plus ou moins de souplesse à une catégorie choisie.

Au contraire d'une classification, il n'y a pas de hiérarchisation. Son avantage est d'offrir des repères fixes, qui sont, dans le cas d'une population mouvante, un atout qui se justifie de lui-même. Car pouvoir la cerner permet d'en comprendre la constitution, son histoire, et d'envisager des solutions plutôt que des formes de gestion de la pauvreté.

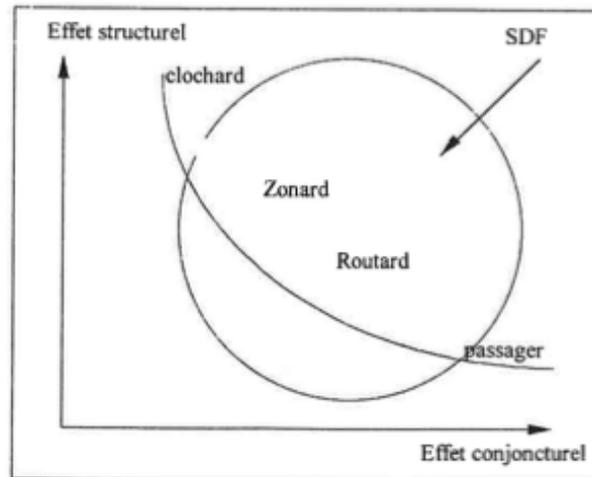
Beaucoup de travailleurs sociaux sont conscients d'une hétérogénéité de cette population que j'ai regroupée dans la catégorie des *sine domo*.

Le terme de *sine domo* est emprunté au latin. Littéralement, il renvoie à l'absence de domicile, *domus*, mais également à celle du foyer familial. Ceci pose comme postulat que l'état de *sine domo* s'inscrit dans une logique d'absences multiples caractérisées principalement par celles du logement et du travail, mais aussi de la famille et de l'existence sociale au sens large (dont la négation peut être par exemple appréhendée par des signifiants vestimentaires...).

Je m'arrête un instant sur les notions de travail et de logement qui ne sont pas des conditions nécessaires et suffisantes au rétablissement d'une personne *sine domo*. En effet, de nombreux exemples montrent que l'étape de sédentarisation engendrée par un contrat de travail est subordonnée à la durée de celui-ci et que bien souvent, le *sine domo* quitte son emploi avant même la fin du contrat (Jouenne, 1997).

La raison en est que le *sine domo* évolue constamment suivant une échelle que l'on peut représenter par un axe structurel et un axe conjoncturel.

Le positionnement dans l'espace, défini par ces deux valeurs, donne une variété de possibilités qui passent dans ma typologie de l'état de « passager » à celui de « clochard ».



L'espace *sine domo* :
 l'état de *sine domo* peut être déterminé
 par le croisement d'un axe structurel et d'un axe conjoncturel.
 Le champ occupé par le terme de SDF englobe des situations différentes.

C'est par la notion d'espace *sine domo* qu'il est possible d'appréhender les différentes sous-catégories auxquelles je me rapporte. Le principe est que tout individu est lié à l'état de *sine domo* par ces deux axes. Alors que l'axe conjoncturel est indépendant de l'individu – catastrophe naturelle, crise du logement, chômage, festival, etc. – l'axe structurel est lié à l'individu – structure familiale défaillante, incapacité à la reconversion, troubles du comportement, « challenge », etc.

Comme on le voit, le champ occupé par le terme de SDF englobe des situations et des états différents. Notons que dans cet espace, il est possible d'y intégrer les Tziganes ou les réfugiés sans-abri, mais ces catégories ne faisant pas partie de mes observations, je les laisse de côté. Cette représentation spatiale n'est là que pour signifier et fixer une diversité hétérogène et mouvante. Sa pertinence n'apparaît qu'en fonction de ce préalable.

À partir d'une enquête dans le département de la Haute-Loire et dans la ville du Puy-en-Velay, j'ai pu reconstituer une typologie du monde *sine domo* tel qu'il m'est apparu.

Je tiens à préciser que cette typologie est propre au monde urbain en milieu rural et qu'elle diffère certainement d'une typologie effectuée dans une mégalopole.

Néanmoins, elle apporte la preuve de l'existence de sous-catégories particulières au monde rural qui se définissent par les termes de « routard » et de « passager ».

Vient ensuite la sous-catégorie des « sédentaires », souvent confondue sous le terme général de SDF en raison de la visibilité de ceux d'entre eux qui pratiquent la manche. Dans cette dernière se trouvent également les personnes les plus dociles et les plus coopérantes à l'égard de l'action d'insertion. Les « zonards » s'inscrivent, quant à eux, dans une des particularités du Puy-en-Velay. Il n'en est pas de même pour le « clochard » qui boucle cette grille que nous allons passer en revue.

Le Routard

Le routard est le personnage perçu comme le plus noble par l'ensemble des *sine domo*. Revendiquée comme telle, l'image de routard s'inscrit dans la continuité historique des chemineaux et des vagabonds du XIXe siècle.

Comme eux, ils vont de ville en ville, sans s'arrêter très longtemps et finissent par acquiescer un réseau de sociabilité permettant d'effectuer un circuit à travers les régions françaises. Aujourd'hui, le routard ne s'arrête pas dans les fermes de Haute-Loire faute d'un besoin de main-d'œuvre. voire parce que certains paysans vivent aujourd'hui en ville et ne se rendent à la ferme que pour y travailler. La fonction sociale du vagabond d'autrefois qui était d'assurer le lien social entre l'ici et l'ailleurs au moyen de récits a été remplacée par le téléphone, la radio et la télévision, et les progrès de la mécanisation ont rendu sa force de travail inutile.

D'autre part, la restructuration des moyens de communication ferroviaire canalise et détermine pour une part l'errance. Aussi, il marche dès le lever du jour, et s'arrête soit dans un champ pour y planter sa tente, soit dans un Centre d'hébergement, comme il en existe au Puy.

Le centre d'hébergement du Puy accueille environ deux à trois cents personnes différentes par an. Parmi elles, plus de la moitié sont des routards. Lorsqu'ils arrivent, ils s'empressent d'aller prendre une douche, et vont se changer avant de participer au repas du soir. Pour eux, la nuit commence souvent dès le repas terminé, alors que d'autres hébergés s'affairent devant la télévision. Le lendemain, certains repartent déjà vers une autre destination, d'autres resteront un jour ou deux avant de quitter la ville. Au hasard des retrouvailles, c'est toute une partie de l'histoire de la route qui s'écoule entre les routards comme s'il s'agissait d'authentifier et de perpétuer une tradition.

Dans la rue, il n'est pas difficile de repérer un routard. Généralement, c'est un homme âgé d'une cinquantaine d'années qui arrive à l'accueil dans un état de crasse avancé, sentant parfois très mauvais, harnaché d'un sac à dos, et chaussé d'une paire de brodequins de marche.

Certains portent même des chaussures de marche modernes en « Goretex ». Le souci d'être bien chaussé est primordial. Certains désertent les accueils de nuit au profit d'un camping ou d'un champ. Bien que tous ne passent pas dans les quelques accueils de nuit du département, les rencontres sont l'occasion de véhiculer des commentaires et des appréciations à leur propos. Celui-ci sera réputé de mauvaise qualité alors que celui-là sera qualifié de « Georges V ». Parfois des étoiles sont même attribuées.

Être un routard procure un sentiment de fierté et une reconnaissance de l'ensemble des sinédomo. Pour cette raison, le rôle que s'attribuent ces personnes les oblige à ne pas se sédentariser, faute de quoi, ils entreraient dans la sous-catégorie des sédentaires dont il sera question plus bas³.

Les passagers

Parmi les passagers, je range les bateleurs, les jongleurs et les musiciens de rue qui entretiennent leurs activités durant la saison estivale. On les rencontre le plus souvent à partir de juin jusqu'au moment des fêtes du Roi de l'Oiseau, en septembre. La plupart vivent au camping municipal, certains squattent. Rarement, ils sont hébergés à l'accueil de nuit. Ils parcourent les grandes villes et suivent les festivals.

Ce sont également eux que François Chobeaux enferme sans discernement sous le terme générique de « zonards ».

³ Cf. « Accueil ou rejet du routard ? », dossier « Vivre à la rue » préparé par Patrick Gaboriau, *Cultures en mouvement*, n°7, février-mars 1998 : 32-34.

Pour un inspecteur de police, il s'agit d'une « faune » de par ses attitudes et son comportement qui parfois font peur à la population locale comme ce fut le cas lors du Carnaval de 1994 où une bande de jeunes que les p o n t s avaient baptisés « skin heads », arpentait les rues de la ville.

Mais on rencontre aussi d'autres personnes dans cette sous-catégorie. Parmi elles, je range les étrangers qui viennent de couvrir la France sans un rond en poche, et parcourent les régions à la manière des routards. Leurs circuits ne passent pas forcément par les accueils de nuit. La plupart du temps, ils vivent en camping ou à l'Auberge de Jeunesse.

Ce fut le cas d'un américain qui, suite à une « bouffée délirante », a été admis à l'Hôpital Sainte-Marie durant deux jours.

Dans un autre ordre d'idée, j'ai également rencontré un italien d'une trentaine d'années qui arrivait d'Italie avec sa future femme pour chercher du travail en France. Son métier de cuisinier lui a permis de trouver un emploi en une semaine, et de se fixer durant quelque temps. Peu après, un jeune autrichien d'environ vingt-cinq ans est arrivé à l'accueil de nuit. Marié à une Américaine, il est arrivé d'Espagne après s'être fait voler sa voiture et tous ses biens. Dresseur de chevaux, il comptait se rendre dans le sud afin de gagner de quoi rejoindre les États-Unis. Rêve ou réalité?

Il peut encore s'agir d'étudiants ayant choisi ce mode de vie pour s'offrir des vacances à peu de frais, ou qui veulent découvrir « la vraie vie ». J'en ai rencontré plusieurs fois à l'accueil de nuit. Une fois, il s'agissait d'un jeune étudiant qui prévoyait d'aller d'Emmaüs en Emmaüs afin d'acquérir une « expérience de la vie ». Les jeunes font la route à partir de juin jusqu'à la fin de l'été. Aucun n'est resté plus d'un jour au Puy. Ces passagers n'entretiennent que peu de rapport avec les autres *sine domo*. Dans un cas comme dans l'autre, il semble qu'un « mauvais coup » du sort les a amenés sur cette voie, quand il ne s'agit pas d'une attirance personnelle que certains nomment « challenge ». D'autre part, ils ne restent jamais très longtemps dans la ville, de sorte qu'il est difficile d'évaluer leurs chances de s'écarter de cet état, qui dans leur cas, semble passer.

Les sédentaires

Cette appellation recouvre toute une vaste sous-catégorie de *sine domo*. Il peut s'agir d'anciens routards qui ont « posé leur sac », ou encore de personnes pour qui « faire la route » n'est pas ou plus une motivation.

Au Puy, j'ai rencontré des hommes qui ne se qualifiaient ni de routards, car ils ne faisaient pas la route, ni de zonards, car ils s'en méfiaient, ni de SDF et encore moins de clochards. L'appellation de sédentaire leur était donnée par les autres *sine domo*, routards, zonards et clochards.

En fait, eux-mêmes utilisent le terme de SDF lorsqu'ils font la manche. Ce sigle renvoie à une image immédiatement compréhensible par les passants et limite l'argumentation à tenir lorsqu'il leur est demandé s'ils perçoivent le RMI ou toute autre allocation.

À leur arrivée en ville, ils vont au Centre d'hébergement, bien que certains s'arrêtent à l'Auberge de Jeunesse ou dans un hôtel. Dans ce dernier cas, plusieurs faits divers font apparaître une stratégie consistant à loger en hôtel sans s'acquitter de la contrepartie financière.

Après quelque temps les sédentaires finissent par faire le tour des institutions caritatives de la ville dans le but d'obtenir un logement. Il peut s'agir d'un meublé ou d'un studio que la personne loue grâce à l'aide d'institutions et d'allocations appropriées. Ils perçoivent le RMI et

finissent par se trouver un emploi en CES que la plupart quittent après quelques semaines, parfois quelques mois.

Leur vie sédentaire s'achève par un départ impromptu, sans laisser de traces, au grand désespoir des travailleurs sociaux.

Les zonards

Les zonards font partie de la sous-catégorie la plus visible des sine domo. D'une part, parce qu'ils se sédentarisent rapidement, utilisant les squats comme lieu d'hébergement, et d'autre part, parce que cette visibilité est la fonction centrale de l'état même du zonard. Il s'agit d'un groupe constitué d'une pluralité d'individus, tous différents sur bien des aspects. Le point commun est d'être ensemble et de former un groupe, réduisant d'ailleurs cette sous-catégorie à un groupe, car il n'existe pas au Puy-en-Velay de zonard isolé.

À leur propos, François Chobeaux explique que les zonards se qualifient comme tels, et qu'il se définissent comme les « acteurs d'une zone revendiquée, à la fois style et éthique de vie qu'ils disent avoir consciemment choisi dans une recherche de liberté et de convivialité pour mettre leurs actes en accord avec leur pensée et leur analyse sociale » (Chobeaux, 1996 : 22). Cet idéal plutôt douteux pourrait correspondre à ce groupe qui toutefois se caractérise par sa stabilité dans le temps. Pourtant, âgés de 17 à 30 ans, ces sujets sont fortement alcoolisés et vivent dans un état de souffrance où les actes de violence sont aussi bien proférés à leur rencontre qu'à celle des autres membres du groupe. Ici comme ailleurs l'état d'errance est toujours subi, jamais volontaire.

C'est ensemble qu'ils occupent une des places centrales de la ville, s'y affichant avec ostentation et provocation depuis plusieurs années. En s'appropriant l'espace public, le groupe s'est vu attribuer le nom de cette place. On les nomme les zonards de la place du Plot.

Il s'agit d'individus d'origines géographiques et sociales différentes. Certains sont fils de médecin, d'autres d'ouvriers ou de marin pêcheur.

Aussi, l'identité collective qui les définit s'est-elle constituée sur la base des représentations du voisinage, commerçant pour la plupart, et de leurs agissements. Le groupe est composé d'hommes et de femmes. Elles sont pour la plupart originaires de la région. Un noyau plus ou moins solide en assure la pérennité. Le plus âgé s'appelle Claude. Il est venu de Bretagne en 1990, lors de la fête du Roi de l'Oiseau. Depuis, il s'est fixé dans différents squats et a vécu avec une femme du Puy qu'il a fui par la suite. Il se retrouve seul avec sa guitare, son outil de mendiant.

Parfois, Alex et Séverine, qui vivent dans un appartement, se joignent aux autres pour passer la journée sur la place, ils sont une dizaine, parfois davantage. Ensemble, ils font la manche, interpellent les passants et surtout les jeunes femmes, se saoulent à la bière ou avec des mélanges de Coca-Cola et de vin blanc qu'ils nomment « Calimutcho », du whisky et autres spiritueux subtilement subtilisés dans les rayons de Prisunic par l'un d'entre eux. Alex n'est pas originaire du Puy, mais de la région parisienne. Il a rencontré Séverine au cours du même événement qui a fait venir Claude, mais plus récemment. D'ailleurs, les quatre ou cinq femmes présentes dans le groupe sont de la ville ou de la région proche. Quant aux hommes, ils sont venus pour la plupart à l'occasion des fêtes du Roi de l'Oiseau.

Marco est fils de médecin. Comme les autres, il partage un squat, pratique la manche et boit plus que de mesure. Fragilisé par des carences alimentaires visibles, il commence à perdre ses dents et à accuser une fatigabilité alarmante. Par manque d'hygiène, et à force de rester assis par terre, ses fesses sont devenues la proie d'escarres...

Souvent, les zonards restent des journées entières au soleil, le torse nu, une bouteille à la main, sur cette place qu'évitent les touristes. Ce sont envers eux que les commerçants affichent la plus grande acrimonie. L'un d'eux me dira que les zonards ne sont pas de « vrais SDF », mais plutôt des « loubards ». Le renouvellement des pétitions à leur rencontre sert à entretenir une mésentente séculaire dont l'origine remonterait selon certains zonards au moyen Âge : « Il y a toujours eu des pauvres sur cette place ». Pour les commerçants, l'oisiveté et la nonchalance affichées sont autant de provocations intolérables.

De plus, le manque à gagner et la dévalorisation de l'image de la ville sont des arguments de poids, qui dans la balance de l'opinion publique, font faire triste figure aux zonards qui semblent accepter cette image comme faisant partie intégrante de leur identité collective « En sursis ou entre parenthèse, et sans véritable chance de faire surface, ils transforment en positivité, en modèle, ce qui est imputé comme négativité » (Moscovici, 1979 : 79). Cette phrase que Serge Moscovici applique aux sub-hommes témoigne remarquablement de l'état de zonard, et du *sine domo* en général, tel qu'il est perçu par l'opinion publique.

Le Clochard

Sur une échelle des valeurs internes au monde *sine domo*, le clochard se situe tout en bas. C'est un repère qu'il faut garder à distance, car se retrouver dans l'état de clochard laisse supposer que la fin est proche. Pourtant, c'est également cette sous-catégorie qui jouit du plus grand respect de la part de la population.

Le clochard bénéficie d'une sorte de bienveillance due à la longue tradition de cette existence sédentaire que l'on rencontre dans toutes les villes.

Souvent il s'agit d'une personne qui est née dans la ville, ou à proximité. De ce fait, chacun connaît l'histoire de ce clochard (et réciproquement) qui pourrait participer, d'une certaine manière, au patrimoine communal lorsque la responsable de la Croix rouge dit d'Untel qu'il est « notre Pierrot national ».

À force de l'entendre dire des Ponots, Jakou croit qu'il est un clochard. Tout du moins il le devient par la force des choses. Alors il se met à boire abondamment du vin en brique, le moins cher. Ensuite, il arpente les rues de la ville quotidiennement, s'allongeant parfois sur un banc pour cuver.

La trentaine passée, l'air débonnaire, toujours prêt à tendre sa brique de vin aux autres nomades urbains qu'il rencontre, il reste seul le plus souvent. Il n'est pas du Puy, mais depuis quelques mois s'est fixé dans un squat. Tous ces vêtements sont sur lui ou dans sa musette qu'il ne quitte pas. Il déambule dans les rues sans regarder les vitrines; il marche pour se fatiguer.

À plusieurs reprises il a côtoyé la mort : celle d'un compagnon de route qui a été fauché par une voiture, celle d'un copain mort dans le RER à Paris, une ville qui lui fait peur. Il n'a pas d'amie, et pourtant Jakou croit en l'Amour avec un grand A.

Ces périodes de déchéance s'accompagnent de cures de désintoxication, mais l'aspiration vers l'abîme semble la plus forte et Jakou repart de plus belle dans son délire vers un enfer sans nom.

Au Puy, j'ai dénombré cinq à six clochards. Tous ne vivent pas isolés, mais chacun possède son emplacement et ses horaires pour faire la manche. Ainsi, Gilles pratique la manche quotidiennement devant la cathédrale. Il s'est installé sur les marches juste en face de la « pierre des fièvres » et rend parfois quelques services au vicaire qui lui demande de balayer les alentours.

Parfois li sert de guide aux touristes et traduit la phrase latine qui est gravée sur les marches ou atteste qu'il y en a cent trente-deux. Dans un groupe, lorsque la première personne lui donne de l'argent, toutes les autres suivent. Dans le cas contraire, personne n'ira donner après le passage de la tête du groupe. Ce sont des constantes qu'il a remarquées depuis plusieurs années qu'il a investi les lieux. Parfois dans un groupe, un homme éméché se fait remarquer en lui donnant un billet de cinquante francs. Ici, li est tranquille, personne ne vient lui demander sa place. C'est un accord tacite entre lui et « ceux d'en bas ».

Il est originaire de Coulommiers, en Seine-et-Marne. À presque quarante ans, il a décidé de venir au Puy après un divorce. Durant son enfance, il était venu y passer des vacances et en a gardé un souvenir rempli d'affects positifs. Une logique affective sous-tend toujours le choix d'un emplacement.

Pourquoi entretenir l'ambiguïté du sujet ?

J'ai montré que cette typologie correspond à un état fixe, une sorte de photographie prise partout au même instant. De sorte qu'une personne ne devrait pas pouvoir se trouver dans deux états différents au même moment. Pourtant, cette typologie ne relève pas de la théorie de la mécanique classique au sens métaphorique), car j'ai pu constater à maintes reprises qu'une même personne pouvait se trouver dans un état différent selon l'observateur et selon l'ici et le maintenant sociologique qui remplit les conditions de l'observation. En poursuivant la métaphore, je dirais que le *sine domo* se trouve dans un état propre aux théories de la mécanique quantique. Le *sine domo* est un sujet quantique épris d'un principe d'incertitude !

Ainsi, si je n'ai pas construit la sous-catégorie des « SDF », c'est parce qu'elle fait partie de chaque sous-catégorie dans la représentation communément adoptée par l'administration. Par exemple, lorsqu'une personne entre au Centre d'hébergement, elle sera « SDF » pour la DDASS, mais « passager » ou « client » pour les membres du bureau d'administration, « routard » ou tout autre pour les hébergés. Lorsqu'elle se présente au CCAS, c'est un « vagabond » ou un « SDF ».

Il en est de même pour certains curés qui voient encore dans le vagabond un philosophe libre de toute contrainte. Mais l'homme fera partie des « gens de passage » ou des « sans-abri » dans d'autres endroits, ou encore de « pauvres errants », ou bien de la « faune », quand ce n'est pas des « parasites », des « clochards », des « loubards » ou des « déchets de la société ». Selon l'interactant, les termes vont de la neutralité, voire de la bienveillance ou de la compassion, à la connotation franchement négative. C'est-à-dire qu'un *sine domo* possède plusieurs états identitaires au même moment et au même endroit, selon son âge l'interprétation d'indices dont la lecture varie d'un observateur à l'autre.

D'où il ressort une ambiguïté largement entretenue. Chaque type d'appellation découle de l'histoire sociale de chaque institution. Il est clair que la place des vagabonds et des mendiants dans l'église a su garder et transmettre un vocabulaire emprunté au domaine caritatif, qui jusqu'au XIXe siècle a monopolisé l'institution de l'assistance par ses prérogatives.

Du côté de l'État, la répression a engendré et transmis un vocabulaire formé de sigles. Enfin, l'évolution des vocables, des mentalités et de la société a contribué à détourner et à transformer une panoplie de termes qui définissent un état, tantôt proche, tantôt éloigné, mais toujours générateur d'angoisse.

On comprend pourquoi les médias ou certains sociologues trouvent pratique l'utilisation de termes que l'on regroupe au sein d'une structure sociale qui est garantie d'une certaine stabilité dans la mesure où les pouvoirs de contrôle qu'ils exercent en assurent la survie (Douglas, 1992).

L'identité du *sine domo* est fonction de la position de l'observateur dans l'espace social, c'est-à-dire de ses intérêts. Le travailleur social doit en être conscient, car de là naît une ambiguïté sur le sujet, et sur son état qui prédéterminera l'action en faveur d'une tentative d'insertion sociale.

BIBLIOGRAPHIE

François CHOBEAUX (1996): *Les nomades du vide, des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil*, Arles , Actes Sud.

Marie DOUGLAS (1992) : *De la souillure, étude sur la notion de pollution et de tabou*, (1971), Paris, La Découverte.

Patrick GABORIAU (1998) : *SDF à la Belle Époque. L'univers des mendiants vagabonds au tournant des XIXème et XXème siècles*, Paris, Desclée de Brouwer.

Noël JOUENNE (1997) : *Approche de la problématique sine domo en Haute-Loire et au Puy-en-Velay du milieu du XIXème siècle à nos jours. Contribution à l'étude du vagabondage*, Thèse de doctorat, sous la direction de Philippe Laburthe-Tolra, Paris V.

Jean MAISONDIEU (1997) : *La fabrique des exclus*, Paris, Bayard Éditions.

Louis MOREAU de BELLAING / Jacques GUILLOU (1995) : *Les sans domicile fixe. Un phénomène d'errance*, Paris, L'Harmattan.

Serge MOSCOVICI (1979) : *Hommes domestiques, hommes sauvages*; Paris, Christian Bourgeois.